
LE PETIT SAVOYARD.

Les habitans de la Savoie se sont fait remarquer, en tout temps, par l'amour du travail et la plus scrupuleuse probité. Admis dans les plus beaux hôtels de Paris, on ne s'est jamais plaint qu'ils eussent abusé de la confiance qu'on leur accordait. Accoutumés à vivre de peu, ne changeant point, au sein même de la capitale, leur manière d'exister, ni leurs vêtemens grossiers, ils n'ont qu'un but, qu'un seul désir: c'est d'amasser, à force de peines et de sueurs, une modique somme d'argent, qu'ils portent, joyeux et triomphans, à leurs pauvres familles qui souvent ont bien souffert en leur absence.

Parmi les travaux auxquels ces bonnes gens s'accoutument, le ramonage des cheminées

nées

nées est celui qui leur est spécialement dévolu. Ces ramoneurs vont ordinairement deux ensemble : l'un, d'une taille élevée, pour les grandes cheminées; l'autre, plus petit et presque encore dans l'enfance, afin de pouvoir se hisser dans les petites cheminées des cabinets ou des boudoirs. Ce petit ramoneur est entièrement soumis à l'autorité du plus grand, qui exerce sur lui le pouvoir absolu d'un mentor et d'un maître.

C'était à la fin de l'automne. M. Destinval, honnête négociant de Paris, fit monter dans son cabinet deux Savoyards du coin de la rue, pour ramoner sa cheminée. Comme elle était d'une structure moderne, et que le passage était fort étroit, ce fut le plus petit des deux qui fut chargé d'y monter. On couvrit, selon l'usage, l'entrée de la cheminée d'une double nappe, afin d'éviter l'odeur et la fumée de la suie, et d'en garantir l'appartement. Le petit ramoneur une fois mis en oeuvre, le plus grand fut vaquer à d'autres travaux dans la même maison.

Elisa,

Elisa, fille de M. Destinval, attirée par le désir d'entendre la chansonnette que les Savoyards ont coutume de chanter au faite des cheminées, resta dans le cabinet de son père; et voulant écarter la nappe pour mieux entendre, elle la fit tomber, la releva promptement à travers le nuage de suie qui sortait en abondance, et courut aussitôt s'essuyer la figure et les mains, afin qu'il ne restât aucune trace de son étourderie.

Pendant ce temps, le petit ramoneur, après avoir chanté sa chansonnette, descendit de la cheminée; et, se trouvant seul dans le cabinet, il appela son camarade, qui rentra aussitôt, accompagné de M. Destinval et de plusieurs domestiques.

Quand la suie fut ramassée, que le petit Savoyard se fut secoué, nettoyé, et qu'il eut repris sa veste, M. Destinval, satisfait de son service, et plus encore de la gaité franche et naïve du gentil petit montagnard, lui donna un écu pour boire à sa santé. Il sortit aussitôt avec son grand camarade, pour aller l'ai-

der

der à ramasser la suie d'une autre cheminée, que ce dernier avait, pendant ce temps-là, ramonée dans une pièce voisine.

Elisa rentra dans ce moment, et vint raconter à son père ce qui venait de se passer entre les deux Savoyards. Elle avait vu, disait-elle, le plus petit remettre à l'autre l'écu qu'il avait reçu. Elle l'avait entendu se féliciter avec lui d'avoir fait une bonne matinée... une bien bonne matinée.... En un mot, Elisa répéta à son père tout ce qui s'était dit, redit et répondit; car la jeune demoiselle, quoique d'ailleurs sensible et très-aimable, était d'un bavardage que souvent elle poussait jusqu'à l'indiscrétion, et dont ses parens ne pouvaient venir à bout de la corriger.

Quand tout fut remis en ordre dans le cabinet de M. Destival, il voulut faire sa toilette, et ne trouva plus sur la cheminée ses boucles de jarretières en or, qu'il y avait déposées; surpris, inquiet, il cherche partout, et soupçonne d'abord le petit Savoyard de les avoir dérobées. «Cependant, se disait-il, l'air franc

franc et joyeux de ce petit ramoneur, la joie qu'il a témoignée en recevant l'écu que je lui ai donné, tout m'empêche de croire qu'il ait commis ce vol....» En raisonnant ainsi, M. Destinval cherchait et recherchait en vain ses boucles d'or. Elisa proposa à son père de demander aux gens de la maison s'ils n'avaient point connaissance de la disparition de ces boucles. « Allez, lui dit M. Destinval; mais gardez-vous bien d'émettre aucun soupçon, et bornez-vous à recommander tout bas au portier de dire au petit Savoyard, quand il sortira, qu'il remonte dans mon cabinet, que j'ai à lui parler, une commission à lui faire faire.»

Elisa fut exécuter les ordres de son père. Aucun domestique n'avait vu les boucles en question. Chacun d'eux formait mille conjectures différentes: tous souffraient à la fois de cette aventure. Le plus petit objet qui disparaît est une calamité dans une maison dont tous les domestiques sont honnêtes; le doute seul est un outrage, le moindre soupçon est un supplice.

Elisa,

Elisa, que son penchant funeste à babiller entraînait bien souvent plus loin qu'elle ne le pensait, oubliant en ce moment ce que son père lui avait recommandé, rappela à plusieurs domestiques que le petit ramoneur, en descendant de la cheminée, s'était trouvé seul dans le cabinet de son père. Elle ajouta qu'elle avait cru remarquer sur sa figure, de l'embarras; une certaine émotion, lorsque M. Destival était rentré avec elle dans son appartement, etc., etc. Enfin, elle leur confia, mais sous le plus grand secret, que son père lui-même soupçonnait le petit Savoyard d'être l'auteur du vol. . . . Elle descendit aussitôt donner au portier l'ordre convenu, et remonta précipitamment auprès de M. Destival.

«Non, répétait ce dernier, je ne puis encore me déterminer à croire que ce petit malheureux se soit oublié à ce point. Je veux, je dois m'assurer entièrement de son innocence; et, s'il est coupable, je saurai, tout en lui donnant une forte leçon, le sauver de l'opprobre et peut-être de la vengeance terrible qu'exer-

qu'exerceraient sur lui tous ses compatriotes....»
Comme M. Destinval achevait ces mots, on entendit dans la cour des cris déchirans, et le bruit de coups réitérés; ce qui avait attiré dans un instant tous les gens de l'hôtel et les personnes qui passaient dans la rue. M. Destinval ouvre sa fenêtre, et aperçoit le pauvre petit Savoyard que frappait encore son grand camarade, et qui, les mains jointes et tout meurtri de coups, protestait de son innocence. M. Destinval descend aussitôt, croyant que le vol est avouée par l'enfant qu'il projette de soustraire à son funeste sort. Sa fille le suit, s'imaginant aussi que le voleur est découvert; mais quelle fut leur douleur, d'entendre un des domestiques, qui tenait encore le petit ramoneur par les cheveux, s'écrier: «Où, c'est là le coupable; c'est lui qui nous a tous exposés au soupçon le plus cruel, le plus indigne de nous; il paiera cher le mal qu'il nous a fait. — Eh! quelles preuves avez-vous pour le condamner ainsi? dit M. Destinval, perçant la foule. — En est-il de plus forte, répond le domestique, que votre accusation elle-

elle-même? — Qui vous a dit que je l'accusais? — Mademoiselle Elisa. Pourquoi voulez-vous épargner un petit scélérat qui nous a tous compromis? — Quoi! ma fille, reprit M. Destinval, avec indignation, vous avez pu violer le secret que je vous avais tant recommandé!... Non, non, ajouta-t-il, j'atteste, au nom de l'honneur, que je n'ai point accusé cet enfant; je n'ai pu concevoir que de simples soupçons, et j'étais loin de m'attendre, en les confiant à ma fille, qu'elle en ferait un si cruel usage. »

Pendant que M. Destinval parlait ainsi, le petit Savoyard, prosterné à ses pieds, implorait sa justice, criait miséricorde. Elisa, confuse et tremblante, s'apercevait, mais trop tard, de sa funeste imprudence. Enfin, les domestiques, toujours acharnés, et les passans réunis, et prompts à céder à la première impression qui les frappe, demandaient à grands cris que le voleur fût conduit au corps-de-garde, et livré à la justice, quand la femme-de-chambre d'Elisa, accourant éperdue, remet

à M. Destinval ses boucles d'or qu'elle avait trouvées enveloppées dans la nappe qu'on avait mise devant la cheminée du cabinet, pendant que le petit Savoyard la ramonait, et que la curiosité d'Elisa avait fait tomber.

On peut se figurer quel fut le désespoir de cette jeune personne, en reconnaissant, avec tout le monde, l'innocence du pauvre petit ramoneur, qui, dans ce moment même, implorait encore sa pitié. Elle tomba presque sans connoissance dans les bras de son père. Les domestiques pâlirent, en se repentant d'avoir cru aussi légèrement une jeune indiscreète. Tous les passans se retirèrent, en disant qu'il était affreux de maltraiter ainsi l'innocence. Le grand Savoyard ne savait comment adoucir les coups dont il avait accablé son petit camarade; et M. Destinval, en désignant à Elisa les meurtrissures dont ce pauvre enfant était couvert, lui dit : « Vous voyez votre ouvrage. — Je saurai réparer ma faute, s'écria la jeune personne; je veux moi-même soigner, guérir cet infortuné; et, si vous le

D

per

permettez, mon père, je l'attache à mon service; il ne me quittera jamais. — J'y consens, ma fille, reprit M. Destinval: puisse-t-il te rappeler sans cesse que le moindre mot, transmis et mal interprété, quelle que soit la pureté de nos intentions, produit souvent les effets les plus terribles, et peut faire le malheur de toute notre vie!»